

LE FILS DU MUEZZIN

L'histoire d'une famille
marocaine entre
tradition et modernité



Ali Azergan

Ali Azergan

Le Fils du Muezzin

L'histoire d'une famille marocaine entre tradition et modernité

© Ali Azergan, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-0971-9

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Il n'est pas de civilisation qui n'ait pas un fond de barbarie. La barbarie étant un ingrédient de la civilisation, on ne peut que lui résister, non la supprimer.

Edgar Morin

À la mémoire de mon père, Si Messaoud, pour ses années de sacrifices pour la Nation et pour sa famille, à celle de ma mère Rqia, qui nous a élevés avec amour et abnégation, ainsi qu'à celle de mon frère Driss, parti à la fleur de l'âge,

Qu'ils reposent en paix !

Rqia El Qabli ep. El Atlas & Messaoud El Atlas



- *Photo Delherce – Meknès - 1954*

PROLOGUE

Le débat sur la laïcité, s'il est d'actualité en France notamment, se pose avec plus d'acuité au Maroc, où la jeunesse en particulier, se trouve confrontée à une double culture : celle traditionnelle, dominée par la religion de l'Islam, et celle plus laïque, héritée de la période coloniale française. L'histoire narrée dans ce roman se déroule dans le Maroc de l'après indépendance, dans l'ancienne ville impériale de Meknès, où le personnage principal a grandi dans les quartiers de ce qu'on appelait alors, la « *Ville Nouvelle* ».

Il y poursuivra sa scolarité sous la tutelle d'un père originaire de la tribu des Ida ou Gnidif, dans le Souss marocain, qui émigrera en 1936 vers la ville de Meknès, où il exercera le métier d'épicier, et participera activement à la résistance contre l'occupation française. Son fils aîné naîtra dans cette ville, et poursuivra ses études à l'école française, qu'on appelait couramment l'école de la « *Mission* ».

Et ce sera donc au vu de son expérience, imprégnée par la voie de l'islam soufi, ainsi que de son éducation dans les écoles laïques françaises, qu'il nous sera donné à travers ce roman, de vivre les péripéties et les anecdotes qui marqueront une partie de sa vie, ainsi que celle de son père.

Les mots du vocabulaire marocain, arabe, amazigh et juif qui seront utilisés, seront traduits dans leur contexte même, sans avoir recours aux notes de bas de page.

Écrire n'est, au premier abord, pas une chose difficile. Il suffit de prendre sa plume et de laisser libre cours à sa mémoire et à son imagination. Et la langue française permet de rendre admirablement ce que l'on ressent au fond de nous-mêmes, et que nous avons envie de partager. Toutefois, comme l'avait si bien dit la célèbre écrivaine et romancière française d'origine russe Elsa Triolet, lors d'une interview :

Il me manque des mots. J'ai l'impression qu'en général le langage humain est une chose très pauvre. Il y a énormément de choses que nous ne pouvons pas dire. Que certains poètes peuvent parfois dire. Mais en règle générale toute la finesse des sentiments, des rapports entre les hommes bute contre la possibilité de les exprimer vraiment. Je pense que la peinture, comme la musique aussi parfois peuvent élargir ce qui manque au langage.

Elsa Triolet

CHAPITRE PREMIER

" Le Petit Paris "

Mon enfance au boulevard Mézergues

Mes premiers souvenirs remontent à la fin des années 1950. Nous habitions à Meknès dans un petit immeuble « *Habous* », appartenant au domaine privé de l'état, hérité du protectorat français. Il comprenait juste deux étages, et se situait au N° 18 de la rue Mézergues, dans la ville européenne couramment appelée « *Ville Nouvelle* ». Il y avait une pharmacie au rez-de-chaussée et quatre appartements par étage. En face de chez nous, au premier étage, habitait une famille d'origine amazigh, dont les femmes qu'on croisait portaient des capes aux couleurs vives, ornées de « *mouzoune* », un tissu amazigh en laine, cousu de petits cercles métalliques qui faisaient des cliquetis au fur et à mesure que l'on se déplaçait.

C'était de l'artisanat typique des régions d'Azrou et de Khénifra, le pays Zayane du Moyen Atlas. Notre voisine de palier s'appelait Madame Chilfa. C'était une dame d'un certain âge, d'origine portugaise, dont j'ai gardé un bon souvenir. Elle était bonne, généreuse et attentionnée. Elle deviendra l'amie de ma mère, et à chaque fois qu'elle venait chez nous, c'était avec des gâteries de toutes sortes, bonbons et sucettes, pour moi et mon frère cadet Driss.

Elle nous ramenait aussi dans un bocal en verre, un délicieux jus de fruits, frais et léger, de couleur vermeille. Nous étions tellement attachés à elle, que lorsque nous avons déménagé plus tard pour nous installer au quartier Place d'armes, et qu'un jour notre mère nous proposa d'aller lui rendre visite, nous sautâmes de joie.

Elle habitait seule avec sa fille, qui travaillait à la pharmacie en bas de chez nous en tant que laborantine, et qui appartenait à un français, Monsieur Tardy. Nous avons habité cet immeuble en 1958, après une année passée au quartier Fakharine, situé à l'entrée de Meknès, après notre retour de Moulay Driss du Zerhoun. Puis nous déménageâmes ensuite à la rue Mézergues. C'était un grand boulevard à double voie, où se trouvait au N° 10, l'épicerie de mon père, donnant à l'extérieur du Marché central sur le grand boulevard, à deux pas de notre immeuble.

C'était le cœur commercial de la *Ville Nouvelle*, avec ses cinémas, restaurants, bars, pâtisseries, et de part et d'autre du boulevard, de grands immeubles, pour la plupart habités par des Européens et des Israélites.

À gauche de la pharmacie de Monsieur Tardy se trouvait l'épicerie des Alahyane, habitants originaires de la région du Souss, au sud du Maroc, de la même tribu que mon père, les Ida ou Gnidif. Et, face à l'épicerie de mon père au Marché central, se trouvait la droguerie de L'haj Brahim, dont le fils Ahmed fera avec moi la seconde AB2, qui devait nous orienter vers une 1re B, puis un bac B en sciences économiques.

Comme nous sortions souvent ensemble boire un verre, à la fin de notre seconde, lors des orientations, il me proposera d'aller continuer nos études à Casablanca pour y faire une 1re G, qui devait déboucher sur un bac G en comptabilité, au lycée Lyautey. Mais mon père s'y opposera catégoriquement. Pas question pour lui de payer des frais supplémentaires d'internat mais surtout, il craignait que les deux gais lurons que nous étions ne se laissent tenter par l'ambiance festive des soirées casablancaises.

De l'autre côté de la rue, le magasin « *Radiola* » de la famille Mossadaq, contigu à l'armurerie de leur fils Jamal, avec qui j'avais fait quelques classes au primaire à l'école Jean Jacques Rousseau. Un peu plus loin, le cabinet d'assurance « *Benwahood* » et le cycliste « *Tayeb frères* ».

À l'angle, s'élançait vers l'est, le grand boulevard de Paris qui menait jusqu'à la place Volubilis, et la grande avenue Mohammed V, qu'on appelait « *le Boulevard* », renommée par les Français, avenue de la République. C'était franchement un peu osé, eu égard au passé royaliste du pays.

De l'autre côté du boulevard Mézergues, vers le sud, se trouvait le consulat général de France, situé dans l'ancien quartier militaire français *Camp Pouban*, qui marquait la limite entre le quartier européen et le début de l'ancienne médina.

Pendant le protectorat français, les citoyens marocains musulmans devaient disposer d'un laissez-passer pour accéder à la *Ville Nouvelle*, contrairement aux marocains israélites, qui y étaient tolérés. Ils y avaient acheté des appartements, aux côtés de quelques grands notables musulmans. Notre maison était un peu plus loin, dans un immeuble au premier étage.

En face de chez nous, habitait Fatima, une grande jeune fille blonde et belle d'origine algérienne, très sympathique, avec son frère Abbés, un grand gaillard